Petits actes de la vie :
Résistance quotidienne à la violence et autres formes d'oppression

Allan Wade[1]

Résumé : L'auteur décrit une approche de la thérapie fondée sur l'observation du fait que les gens maltraités résistent. En guise d'illustration, sont présentés des cas dans lesquels des personnes cherchant la thérapie ont été victimes de violence et d'oppression.

Mots clés : Thérapie brève orientée vers les solutions : thérapie narrative ; résistance.

Nombre de personnes cherchant l'aide de thérapeutes ont été victimes de violences ou d'autres formes d'oppression. Dans cet article, je décris une approche de la thérapie fondée sur l'observation du fait que lorsque des gens sont sévèrement traités, ils résistent. Cela revient à dire qu'au sein de chaque histoire de violence et d'oppression, ces gens conduisent une histoire parallèle de résistance, prudente, créative, mais déterminée. Pourtant, à part quelques rares exceptions importantes (par exemple, Burstow, 1992 ; Epston, Murray & White, 1992 ; Gilligan, Rogers & Tolman, 1991 ; Kelly, 1987), le thème de la saine résistance est absent de la littérature concernant la théorie et la pratique de la psychothérapie. (En parlant de « saine » résistance, je cherche simplement à véhiculer le point de vue que la résistance à la violence est à la fois un symptôme de santé et un inducteur de santé. Je ne cherche nullement à impliquer l'existence d'une résistance « malsaine » ou « inadaptée »). De cette absence résulte le fait que nombre de manières dont les gens résistent aux agression et abus sexuels (viols), à la maltraitance, aux agressions verbales, au harcèlement, à l'humiliation et autres formes d'exploitation, d'exclusion ou de discrimination ont été soit ignorées ou même considérées comme pathologiques. Par contraste, le point crucial de l'approche décrite ici, consiste à engager les gens dans une conversation portant sur les détails et les implications de leur propre résistance. À travers ce processus, ces personnes commencent à s'expérimenter comme plus fortes, plus perspicaces et plus capables de répondre efficacement aux difficultés qui les ont orientées vers la thérapie.

J'ai trouvé cette approche très utile à des hommes et des femmes, enfants et adultes ayant été victimes d'abus sexuels (viols), de maltraitance (y compris pour les femmes vivant au côté d'époux violents), de différentes formes d'humiliation, de racisme, d'exclusion sur la base de handicap, d'orientations sexuelles ou de croyances, aussi bien qu'à des personnes ayant été maltraitées par des professionnels au sein d'institutions. Je l'ai également trouvée utile en conjonction avec l'approche développée par Alan Jenkins, dans le travail avec des hommes violents ;

Résistance quotidienne et supposition d'une capacité pré-existante

Malgré quelques différences importantes, les thérapies brèves, systémiques, orientées vers les solutions (Milan), ainsi que les thérapies narratives, partagent au moins une caractéristique, à savoir, la supposition d'une capacité pré-existante (Cecchin, 1992 ; de Shazer, 1985, 1988 ; de Shazer, Berg, Lipchik, Nunnally, Molnar, Gingerich & Weiner-Devis, 1986 ; White & Epston, 1990 ; White, 1992, 1995). C'est l'opinion selon laquelle les personnes débutant une thérapie, possèdent déjà la capacité inhérente à répondre efficacement aux difficultés auxquelles elles sont confrontées. Les premiers

---

1 Article publié dans la revue *Contemporary Family Therapy*, 19(1), mars 1997. La version américaine de ce texte peut être téléchargée sur Internet à l'adresse : http://www.solutions-centre.org/pdf/wade_1997.pdf – Traduction Pierre Tricot, 2013.

Allan Wade, MA, thérapeute familial exerçant en cabinet libéral, également candidat au doctorat en philosophie à l'Université de Victoria.

Remerciements à Janet Beavin Bavelas, Linda Coates, Dan McGee, Nick Todd, Robin Routledge et Kathleen Howell pour le nombreuse idées utiles et conversations intéressantes sur le sujet de la résistance ; également à Joanne, Katie, Pam et aux femmes du groupe de connaissance sur la résistance pour leur courage, leur générosité, et le partage de leurs histoires ; également à Steve de Shazer et Insoo Kim Berg pour leur encouragement et leur invitation à écrire cet article.

praticiens de thérapies familiales brèves défendaient le point de vue selon lequel rompre les schémas de pensée et d'interaction maintenant le problème était suffisant pour permettre à la famille de générer ses propres solutions. Les praticiens de thérapies orientées vers les solutions et les thérapies narratives poussaient l'hypothèse un peu plus loin en faisant des particularités de cette capacité pré-existante l'un des points principaux de la conversation thérapeutique. De là un petite étape supplémentaire, bien que pas totalement évidente, suggérant que les gens possèdent également la capacité pré-existante à résister à la violence et aux autres formes d'oppression. En fait, comme nous allons l'illustrer, une telle résistance est toujours présente.

Il peut, au premier abord, être difficile d'identifier la résistance aux abus sexuels, à la violence du conjoint, au racisme, et ainsi de suite, parce que, au moins dans la culture populaire américaine, le concept de résistance se fonde typiquement sur le modèle du combat entre mâles, présumant l'existence d'une force quasi égale chez chacun de deux protagonistes (Bavelas & Coates, 1990). À moins qu'une personne s'engage physiquement dans le combat, on suppose qu'elle ne résiste pas. Cette manière d'envisager les choses exclut la plupart des formes de résistance (Burstow, 1992 ; Kelly, 1988 ; Scott, 1985, 1990). De plus, le mot résistance possède, en psychanalyse, une signification bien établie, puisqu'il évoque la tendance supposée de la personne à ériger des défenses psychologiques contre des matériaux inconscients menaçants. Plus généralement, le mot est utilisé en référence à des personnes qui ont l'audace de quitter la thérapie prématurément, en d'autres mots, de refuser de se plier à l'avis et aux prescriptions d'un professionnel. Ces significations très étroites et à connotation purement pathologique de ce mot, ont rendu très difficile d'initier un débat sur la saine résistance à la violence et à l'oppression.

Je propose ici que tout acte mental ou comportemental à travers lequel une personne tente d'exposer, résister, repousser, arrêter, prévenir, s'abstenir de, lutter contre, empêcher, refuser de se conformer, ou s'opposer à toute forme de violence ou d'oppression (y compris toute forme d'irrespect), ou aux conditions qui rendent de tels actes possibles, peut être compris comme une forme de résistance (un certain nombre de verbes utilisés dans la définition ci-dessus sont tirés du *Concise Oxford Dictionary* [1990, p. 1024], qui définit la résistance comme tout effort pour « 1. … résister à une action ou à ses effets ; repousser. 2. … arrêter la progression de ; empêcher d'atteindre, de pénétrer, etc. 3. … s'abstenir de … 4. … lutter contre ; essayer d'empêcher ; refuser de se soumettre à … 5. … offrir une opposition. …')

De plus, toute tentative pour imaginer, établir une vie fondée sur le respect et l'égalité, sur le respect ou l'intérêt de soi-même ou d'autrui, incluant tout effort pour réparer le mal provoqué par la violence ou toute autre forme d'oppression, représente *de facto* une forme de résistance. Cette définition est proposée seulement à titre indicatif parce que la mesure dans laquelle les possibles réponses à la violence et à l'oppression peuvent être envisagées comme des formes de résistance et, plus précisément, ce que l'existence d'une telle résistance peut signifier, ne peut être déterminée que lors de l'entretien avec la personne qui entreprend une thérapie. (Une description détaillée des entretiens de pratique que j'ai trouvés utiles en construisant les récits de résistance dépasse largement l'étendue de cet article. J'utilise une grande variété de pratiques associées aux thérapies brèves, systémiques (par ex. feu Boscolo et Cecchin), résolutives et narratives. Généralement, je demande aux personnes de parler de la manière dont elles ont répondu à la violence, plutôt que de parler de la manière dont elles en ont été affectées. Selon moi, il est important d'établir une distinction entre les réponses et les effets, distinction qui peut être reflétée par les questions que l'on pose. Les questions encourageant les descriptions des aspects très subtils, à des micro-niveaux, des réponses mentales et comportementales sont particulièrement utiles. J'envisage cela comme un processus de re-contextualisation des réponses mentales et comportementales, y compris des effets négatifs et des tentatives pour comprendre leur « logique » de situation envisagées du point de vue de la victime.)

Ci-dessous, une description de la résistance opposée par Joanne aux violences perpétrées contre sa mère, ses frères et elle-même. (Joanne est un pseudonyme. Katie et Pam ont préféré que je donne leur véritable nom).

Joanne

Joanne (23) est venue à la thérapie parce qu'elle était triste et inquiète à propos d'elle-même. Un psychiatre l'avait diagnostiquée comme cliniquement déprimée et un autre comme agoraphobique et déprimée. Les deux avaient recommandé une médication qu'elle avait refusée. Ce qui inquiétait le plus Joanne, c'est qu'elle ne se sentait pas « avancer » dans sa vie. Elle évoquait le fait de ne pas avoir d'idée précise sur ce qu'elle allait faire dans le futur et avait refusé plusieurs entretiens d'embauche parce qu'elle avait peur de quitter la maison. Elle semblait également embarrassée par le fait de vivre encore au foyer parental, avec sa mère, son père et l'aîné de ses quatre frères.

Après que nous nous soyons vus deux fois, Joanne a évoqué quelques améliorations, à ses yeux plutôt mineures. Lors de la troisième consultation, j'en vins à demander à Joanne ce qui lui manquerait le plus si elle quittait la maison. Elle me dit qu'elle manquerait à sa mère parce qu'elle (Joanne) était la seule personne capable de « tenir tête » à son père. Aussi loin qu'elle puisse remonter, Joanne se rappelait que son père était physiquement et verbalement violent envers sa mère, envers elle-même et envers ses frères. Il frappait ou malmenait régulièrement sa mère, criait et vociférait en montrant le poing, proférait des remarques racistes, était imprévisible, dépensait l'essentiel de l'argent dans l'alcool, mentait, menaçait et intimidait tous les membres de la famille.

Lorsque Joanne décrivit le comportement violent de son père, je lui posais plusieurs questions sur la manière dont elle y avait répondu, aussi bien mentalement que sur le plan comportemental, comment cela s'était produit et les conséquences que cela avait eu sur sa vie. Joanne me raconta qu'elle s'était à de nombreuses reprises interposée entre son père et sa mère ; alors qu'elle était encore petite enfant, il lui arriva une fois d'empêcher son père de pousser sa mère dans les escaliers en s'accrochant étroitement à la jambe de sa mère ; avec ses frères, elle avait créé un endroit caché au sous-sol où ils amenaient leur mère lorsque le père rentrait en ayant bu ; elle lui criait de « la fermer et de la laisser seule ; » elle distrayait son attention ; elle essayait « de le calmer ; » elle lui enjoignait de « se faire aider ; » elle lui demandait de déménager ; elle l'évitait en ne répondant pas à ses questions ou à ses avances, regardant ailleurs, sortant de la pièce lorsqu'il y entrait, l'excluant des plans de la famille, refusant de l'accompagner dans des lieux, et par de nombreux autres moyens ; elle refusait de l'embrasser et de lui souhaiter bonne nuit ; elle devint sarcastique. Une fois qu'il s'apprêtait à la frapper, elle le brava en disant : « Vas-y, tape. » Après cela, il n'essaya plus jamais de la frapper. Joanne encouragea également sa mère à téléphoner à la police et à quitter le foyer.

En vieillissant, elle devint à la fois ouvertement provocatrice et plus protectrice vis à vis de sa mère et des ses frères. Elle jetait l'alcool dans l'évier, parfois devant lui ; elle dit à ses amis poivrots « d'aller se faire foutre ; » elle appela la police ; elle jura sur lui en le traitant de tous les noms ; elle se créa des raisons pour s'éloigner de la maison ; une fois, elle refusa même de poser à côté de son père pour une photo familiale. De plus, Joanne refusait délibérément de faire ce que lui demandait son père, et presque instinctivement, faisait ce qu'il ne voulait pas qu'elle fasse (par exemple, se faire tatouer). Il y eut une période où Joanne refusa également l'autorité de sa mère. Elle se fit des amis qui ne correspondaient pas aux critères de ses parents et passa du temps avec eux. Joanne refusait également toute autorité qui la considérait comme une personne à problème, particulièrement les professeurs qui faisaient des remarques sur son caractère, sans savoir ce qu'il se passait au foyer.

Je posais alors à Joanne une foule de questions dont j'espérais qu'elle rendraient possible pour elle d'articuler les croyances, valeurs et engagements qu'elle avait initiés pour répondre au comportement violent de son père. Par exemple : « En vous fondant sur la manière dont vous avez été élevée et sur toutes les choses que vous avez expérimentées ou dont vous avez été témoin en tant qu'enfant, quelles décisions avez-vous prises concernant le type de personne vous vouliez être ? » Joanne me répondit avec de nombreux mots qu'il était vraiment important pour elle que les gens soient traités avec respect, et décrivit la manière respectueuse dont elle traitait les autres (y compris son père lorsqu'il avait un comportement raisonnable). Elle était devenue fervente anti-raciste. Elle prenait beaucoup de plaisir avec ses nièces et ses neveux et s'assurait toujours d'être attentive à leur égard. J'appris également que Joanne prenait plaisir à dénoncer les fraudes, à démolir la vanité, à

transgresser toutes les sortes de restrictions arbitraires imposées aux enfants, et généralement à faire et à penser ce qu'elle préférait plutôt que ce qu'on lui demandait de faire ou de penser. En plaisantant, nous nous sommes apitoyés sur les nombreux plaisirs résultant du fait d'avoir un comportement problématique. Nous avons aussi discuté de la compassion que Joanne ressentait toujours vis à vis de son père.

Je dis alors à Joanne que nombre de manières dont elle avait répondu à son père semblaient à mes yeux comme autant de moyens de résister ou de combattre, dans le meilleur sens de ces mots. Elle acquiesça tout en remarquant qu'elle ne l'avait jamais envisagé de cette manière auparavant. Elle avait parlé du comportement de son père avec deux psychiatres et dans les groupes de parole auxquels elle s'était jointe plusieurs semaines, mais les nombreux moyens par lesquels elle s'était opposée à la maltraitance n'étaient jamais venus dans la discussion. Joanne dit que parler de la manière dont elle avait résisté lui fit comprendre qu'elle était « bien plus forte » qu'elle ne le pensait et considéra que la connaissance de son histoire personnelle de résistance lui serait particulièrement utile.

Lorsque nous nous sommes revus deux semaines plus tard, Joanne me dit qu'elle mangeait et dormait beaucoup mieux, pouvait bien mieux se concentrer et se souvenir et se sentait bien plus confiante et « optimiste ». Elle était sortie bien plus souvent et avait contacté un employeur potentiel à propos d'un travail (qu'elle obtint par la suite). En réponse à quelques questions sur la manière dont elle avait géré tout cela, Joanne dit que plus elle pensait à la manière dont elle avait géré la violence de son père, plus elle se rendait compte qu'elle pouvait probablement gérer n'importe quelle situation. Elle sentait qu'elle pouvait « avancer » dans sa vie. Nous nous sommes revus encore deux fois, sur une période de trois mois. Il n'y avait plus aucune indication de dépression ni d'agoraphobie.

Les qualités de la résistance individuelle spontanée

L'exemple de Joanne illustre un grand nombre de qualités évidentes dans de nombreuses formes de résistance individuelle. En premier, ses actions ont été spontanées et opportunistes, dans le sens qu'elles n'étaient en aucun cas apprises ou conseillées. Elle s'est contentée de répondre au comportement abusif de son père, de sa propre initiative, en faisant le mieux qu'elle pouvait pour se protéger et protéger les autres, pour faire cesser les choses, et pour établir une vie en dehors. Au jour le jour, elle saisit toutes les occasions possibles de désobéir à ses commandements, de contester ses opinions et de découvrir ses vulnérabilités. En deux, ses actions ont témoigné d'une remarquable prudence ; même lorsqu'elle défiait ouvertement son père, elle le faisait habituellement d'une manière qui réduisait la probabilité de subir un préjudice. En trois, elle s'est montrée particulièrement déterminée ; malgré la terrible douleur, la confusion, la peur et l'isolement, elle a continué à s'opposer à la violence et à poursuivre un mode de vie radicalement différent. En quatre, ses actions ne se sont pas fondées sur l'attente d'un effet immédiat. Rien ne prouvait qu'elle pouvait attendre un quelconque changement du comportement paternel, pourtant, elle a continué à résister. En fait, avec le temps, elle est devenue simplement plus déterminée. Finalement, la résistance de Joanne fut omniprésente et quotidienne, dans le sens qu'elle ne résistait pas seulement à certains moments, lorsque son père était violent ou grossier, mais au contraire, subvertissait constamment son statut d'autorité au sein de la famille et protestait contre son autorité abusive.

La relation entre oppression et résistance

La forme précise que prend la résistance dans une situation particulière dépend de la combinaison unique existant entre dangers et possibilités. Avant de pouvoir apprécier comment des actes particuliers représentent une forme de résistance dans la situation dans laquelle ils se produisent, il est nécessaire de se forger une compréhension générale sur les relations existant entre oppression et résistance, ce que je vais maintenant développer. Le proverbe éthiopien qui suit débute le livre de James Scott (1990) *Domination and the Art of Resistance* : « Quand son seigneur et maître vient à passer,

le sage paysan s'incline profondément et pète en silence» (p.v). Ce proverbe exprime une importante vérité sur la nature de la résistance et sa relation à l'oppression. Particulièrement, les personnes qui s'engagent dans des actes de violence ou d'oppression cherchent normalement à éliminer toute contestation perçue à leur autorité, souvent avec une férocité excédant très largement la gravité de la violation originale. Cela est bien connu et rarement discuté. Tout employé mal traité par un supérieur sait que toute expression de divergence est susceptible de produire un renvoi, une mauvaise appréciation ou d'autres barrières à son avancement. Une femme qui a été agressée par son époux peut prédire, sur la base d'une expérience chèrement acquise, que tout effort pour le quitter est susceptible d'être contré par des menaces ou une extrême violence. Les enfants abusés sexuellement sont encouragés à croire que s'ils dénoncent la maltraitance, ils seront rejetés par les gens qui les aiment, méprisés par les autres, ou auront à souffrir de l'auteur des actes malveillants. Nombre de personnes résidant en milieu psychiatrique savent que toute protestation quant à la manière dont ils sont traités, particulièrement si elle s'exprime d'une manière émotionnelle, est susceptible d'être interprétée comme une preuve supplémentaire de leur maladie. Ainsi, les personnes victimes de violence et d'autres formes d'oppression affrontent également la réelle menace de représailles qui suivrait tout acte de détermination. Pour cette raison, le mépris affiché est la forme la moins commune de résistance (Scott, 1985, 1990).

Le proverbe illustre également la qualité de conscience tactique évidente dans de nombreuses formes de résistance. Comme le sage paysan, les gens qui sont forcés de vivre sous étroite surveillance, sous la menace constante de représailles, telles que ces femmes agressées par leur époux, les enfant sexuellement abusés et les employés harcelés, s'adonnent, par nécessité, à différentes méthodes destinées à « jouer le jeu, » « faire le dos rond, » « dire ce qu'ils veulent entendre, » ou « filer doux, » au lieu de formes plus ouvertes de résistance ou en combinaison avec elles. J'ai, par exemple, rencontré, une femme racontant qu'elle faisait dans sa tête ses listes de courses pendant que son époux se satisfaisait sexuellement sur elle (je ne range pas habituellement ce genre d'activité sous la rubrique du « sexe » parce que ce n'était clairement pas véritablement mutuel. Mais la femme qui m'en parlait le décrivant comme sexe, j'ai conservé le mot.) Une autre femme avait à faire aux assertions abusives de son époux qui la déclarait folle (parce qu'elle était très souvent en colère contre lui), au point qu'elle lui fit croire qu'elle allait recevoir un électrochoc destiné à neutraliser le centre de la colère dans le cerveau. Ces tactiques qui comportent inévitablement une part de supercherie, procurent une sorte de protection aux personnes violentées, derrière laquelle elles peuvent dissimuler et préserver leurs véritables pensée et intentions (Scott, 1990).

Dans les cas les plus extrêmes de violence, où la victime a de véritables raisons de croire qu'elle pourrait être tuée ou sérieusement blessée en cas de moindre opposition, la seule possibilité pour la réalisation de la résistance peut être dans le secret (l'intimité) procuré par l'esprit (mental). Par exemple, Stephenson (1992) décrit comment un homme victime politique de la torture dont les articulations avaient été successivement broyées au marteau et qui était battu à chaque fois qu'il manifestait la moindre douleur ou la moindre colère, résista en jouant dans sa tête des jeux mathématiques compliqués. Pam, une femme dont les remarques concernant la résistance sont citées plus loin dans cet article, se décrivait comme flottant mentalement derrière les oreilles d'un éléphant bleu pendant que son père abusait d'elle sexuellement. Et revoyant la manière dont elle résistait mentalement aux abus sexuels de son père, une autre femme remarqua : « Je savais qu'il pouvait prendre mon corps, mais qu'il ne m'aurait jamais. » (Ces actes d'imagination et d'autres, de même nature, sont souvent, d'une manière péjorative, considérés comme dissociation[2]. C'est, selon moi, une caractérisation malheureuse et trompeuse de ces actes, parce qu'ils impliquent souvent la création d'associations imaginatives réellement salvatrices.) De plus, le fait que beaucoup de gens rapportent avoir élaboré complètement des conversations imaginaires avec le malfaisant, conversations dans lesquelles ils exprimaient leur colère, imaginaient des réponses dévastatrices, libéraient des réfutations cinglantes à son encontre, et généralement, « le remettaient à sa place, » ne doit pas suggé-

2 Dissociation (psychologie), l'expérience consistant à avoir son attention et ses émotions détachées de l'environnement, sensation de ne plus être directement relié à l'environnement (N.d.T.).

rer que la résistance prenne toujours des formes indirectes ou masquées de ce type. Et il est important de ne pas idéaliser de telles formes de résistance, ou d'exagérer leur efficacité pour arrêter la violence. Elles correspondent à des actes désespérées de personnes vivant des douleurs, des peurs ou des isolements extrêmes et ne sauraient se substituer à une vie d'égalité et de respect. Cependant, la reconnaissance de ce type de résistance n'exclut aucunement la reconnaissance du mal causé par la violence et l'oppression. Et je crois qu'il est d'importance vitale de montrer que les personnes continuent à résister, prudemment, créativement, et avec une merveilleuse détermination, même face aux formes les plus extrêmes de la violence.

L'une des études les plus importantes sur la violence est, selon moi, *Asylums*[3] le remarquable livre d'Ervin Goffman (1961)[4]. (Goffman n'utilise pas le mot résistance.) En plus d'une étude particulièrement détaillée de la manière dont les gens répondent à la soumission et à la maltraitance dans diverses situations de relation à pouvoir asymétrique, il contient une étude menée par Goffman sur la manière dont les patients mentaux répondent à différents assauts menaçant leur dignité, y compris la sollicitation de les faire participer sérieusement à certaines activités en relation avec leur traitement et l'organisation de l'institution. Goffman a observé que les patients imaginent toutes sortes de méthodes destinées à déjouer les attentes du personnel et à modifier les conditions de la vie de tous les jours. Par exemple, ils « s'arrangent » pour utiliser le matériel de l'hôpital d'une manière inhabituelle, ou « trafiquent le système » en feignant la maladie, en introduisant de la nourriture supplémentaire, et participaient à des séances de thérapies ou autres événements choisis pour obtenir une récompense (comme des cigarettes, par exemple) ou rencontrer des amis. Ils imaginent également de nombreuses méthodes destinées à déjouer la surveillance afin d'obtenir de l'argent de manière illicite.

Goffman décrit également les nombreux moyens utilisés par les patients pour exprimer leur mécontentement ; par exemple, en ricanant, criant, agrippant, rouspétant, à travers différents formes et rituels d'insubordination, la parodie (par ex. en riant ostensiblement trop fort à une plaisanterie de bas niveau faite par un membre du personnel), et d'autres formes d'acquiescement exagéré. Avec une attention caractéristique portée au détail, Goffman observe :

> Il y a une posture pouvant être prise à l'encontre de l'autorité étrangère ; elle combine rigidité, dignité et culot en un mélange particulier destiné à exprimer de l'insolence, insuffisante pour encourir une punition immédiate, tout en exprimant que l'on conserve son quant-à-soi. Comme cette communication se fait par l'intermédiaire d'un corps et d'un visage réservés, elle peut être constamment véhiculée où que se trouve le malade (p. 318).

Il a également noté la fréquence du « mutisme réprobateur » en tant que réponse standard au personnel. À contrecœur, le personnel considère cette réponse comme un symptôme de maladie mentale plutôt que comme une expression de défiance.

Finalement, dans le contexte de sa discussion sur la manière dont les « idéalistes méticuleux » s'arrangent pour éviter de coopérer avec l'autorité, Goffman remarque la chose suivante : « Les situations extrêmes sont particulièrement instructives, non pas tant au regard des grandes formes de loyauté et de perfidie, qu'au regard des *petits actes de la vie* » (1961, p. 181 ; italique ajoutée). Le caractère poignant de cette phrase – *petits actes de la vie* – rend compte de manière particulièrement juste de la qualité de nombreuses formes de résistance, en partie à cause de l'utilisation littérale simultanée et ironique du mot *petit*. Il est vrai que les actes de résistance sont bien souvent particulièrement petits, en ce sens qu'ils consistent en micro-niveaux de comportement communicatifs subtils et brefs. La parodie, le mensonge, le mutisme réprobateur, l'ignorance affectée, le mépris à peine

3 *Asiles – Études sur la condition sociale des malades mentaux et autres reclus*, 1961 ; traduction de Liliane et Claude Lainé, présentation, index et notes de Robert Castel, Éditions de Minuit, coll. « Le Sens Commun », 1979 (ISBN 2707300837) (N.d.T.).

4 On peut trouver sur Internet une fiche de lecture sur le livre de Goffman : http://sceco.paris.iufm.fr/IMG/pdf/Fiche_lecture_-_Goffman_Asiles.pdf (N.d.T.).

voilé, le grommellement, ou le hochement de tête significatif sont socialement atteints à travers un contrôle très attentif des aspects les plus subtils du comportement personnel. Dans les conditions de surveillance étroite, les outils normaux de communication quotidienne deviennent des mécanismes importants pour exprimer la résistance. (Pour cette raison, j'ai trouvé utile de demander aux gens de décrire leurs expressions faciales, le ton de leur voix, leur posture et ainsi de suite, en réponse à la maltraitance. De telles questions rendent fréquemment compte d'une description de l'expression déguisée ou indirecte de protestation.)

Dans un tout autre sens, cependant, l'expression est *oxymoronique*[5]. Dans un contexte de violence ou d'oppression, où tout acte de revendication personnelle peut engendrer de brutales représailles, ces choses ne sauraient être considérées comme « petits » actes de la vie. Dans de telles circonstances, le moindre acte de résistance devient en lui-même profondément signifiant, sans que l'on puisse préjuger de ce qu'il semble avoir accompli. Par exemple, bien qu'il semble que ce qu'accomplit le sage paysan soit insignifiant, on peut voir, si on l'examine de plus près, que sa tactique exploite l'une des insécurités les plus embarrassantes rencontrées par les personnes en position d'autorité, particulièrement lorsque cette autorité s'exerce à travers la peur. Précisément parce que si des marques de déférences sont communément attendues, dans le sens où tout refus de s'y conformer constituerait un affront, sinon un défi, elles ne procurent à l'autorité aucune information fiable sur les véritables intentions ou croyances du subordonné. Ainsi, son intimité préservée, le sage paysan est capable d'inverser la signification présumée de la courbette. Tout en sauvegardant les apparences, cela n'exprime plus le respect, ni ne réaffirme l'empressement à la subordination ; cela transforme les choses en une façade qui, tout en dissimulant le mépris, en permet son expression silencieuse. De cette manière, il conserve sa dignité (par ex. son statut d'être humain, égal en cela à celui du seigneur) au moment précis où il serait supposé l'abandonner. Évidemment, la satisfaction, quelle qu'elle soit, que le seigneur peut retirer de la courbette du paysan est bien futile, comparée à ce qu'à obtenu le paysan. (L'action de péter en présence du grand seigneur pourrait même procurer au paysan une version substantiellement plus profonde du vertigineux plaisir issu du fait d'accomplir des actes interdits et particulièrement puérils – en particulier ceux qui impliquent des fonctions corporelles – en présence d'une digne compagnie.) De plus, des actes qui peuvent paraître inconséquents en eux-mêmes peuvent procurer le fondement d'une action plus efficace, comme il apparaît évident dans les propos suivants d'une femme qui décrit l'une de ses réponses à l'inceste :

> Je me rappelle la première fois que je pris cette décision pour moi capitale. La décision elle-même m'effraya presque autant que d'être près de lui. Je me rappelle me tenant derrière lui après avoir pris cette décision et tiré la langue ; et, bien entendu, il m'a attrapée (rires). Mais il n'a rien pu faire de plus à ce propos et j'ai pensé : « Oh super ! » et c'est comme ça que j'ai commencé (Kelly, 1988, pp. 174-175).

Cet exemple de résistance est l'un des nombreux rassemblés par Liz Kelly, une chercheuse féministe anglaise qui a exploré la manière dont 60 femmes ont survécu à l'inceste, se son débrouillées avec lui et ont résisté au viol, à l'inceste, à la maltraitance sexuelle et à la violence domestique (par ex. aux attaques de l'époux). (Kelly établit une distinction entre faire face, survivre et résister. Même si je n'établis pas une telle distinction entre ces caractéristiques, je trouve ce livre particulièrement exceptionnel.) Même en utilisant une définition plus restrictive de la résistance que celle proposée dans cet article, Kelly a découvert que plus de la moitié des femmes interrogées par elle ont résisté à l'inceste *dès l'instant où il a commencé*, et que toutes les femmes ont résisté au viol au *moment même où il est survenu*. Un des résultats les plus intéressants et les plus inattendus de l'étude de Kelly a été que nombre de femmes ont rapporté s'être senties mieux d'une manière ou d'une autre après avoir participé à l'entretien de recherche. Comme l'une d'elle l'a fait remarquer :

> Ce qui m'est venu, … c'est qu'il semble que tout au long de ma vie, j'ai essayé de rentrer dans ce moule et que tous les problèmes que j'ai eus m'ont amenée à lutter

5 Oxymoron : Figure de style consistant à réunir deux mots en apparence contradictoires. Les expressions *un silence éloquent* et *se hâter lentement* sont des oxymorons (N.d.T.).

> contre lui. Mais maintenant, que je sais ce que c'est, cette lutte contre, … juste résistance (lumières) … et j'étais si en colère, que je n'ai pu le comprendre avant aujourd'hui. (p. 184)

Cette femme exprime à quel point il a été pour elle important de reconnaître qu'elle avait en fait résisté à la maltraitance.

Bonnie Burstow (1992), une activiste canadienne anti-psychiatrie et thérapeute féministe radicale, propose que ces différentes formes de résistance féminine à la violence masculine soient situées dans un continuum. (Ces désignations – activiste anti-psychiatrie et thérapeute féministe radicale – sont celles que préfère Burstow.) À une extrémité du continuum se trouve l'action isolée qui n'arrête pas la violence ni ne modifie le statu-quo, mais qui, néanmoins, manifeste la simple, mais cruciale conscience d'avoir été traité irrespectueusement. À l'autre, se trouve une action collective fondée sur la conscience critique de la violence perpétrée à travers les relations de puissance patriarcales. Burstow lutte contre la psychiatrie orthodoxe qu'elle considère être, de manière inhérente, une institution patriarcale et oppressive qui considère comme pathologique de multiples formes de résistances féminines face à la violence des hommes, ainsi que l'exprime clairement le passage qui suit :

> Certains agissements féminins sont limités, individuels et à la limite de la résignation ; mais même là, existe un noyau de résistance, poignant et signifiant. Dans cette catégorie, nous trouvons la maîtresse de maison qui cesse de faire le ménage et ne peut plus que s'asseoir, malheureuse, et « incapable » de faire quoi que ce soit. Dans le passé, la psychiatrie aurait dit qu'elle faisait une dépression nerveuse. Aujourd'hui, elle dirait qu'elle est « chroniquement dépressive. » Ces diagnostics ne sont pas tant faux, que terriblement limités. Elle est clairement « malade à crever » des corvées répétitives qui lui incombent en tant que femme. … elle ne peut plus « en accepter davantage », et son être se rebelle. … [ce qui] jusqu'à un certain point signifie « … ne pas en accepter davantage. » Bien que le refus puisse ne pas survenir de manière réflexe et n'être qu'une dimension particulière de ce qui survient, cette femme, à sa manière, se met en grève. L'épouse qui tout le temps a mal à la tête est, de la même manière, en grève (1992, p. 16).

Selon moi, l'un des aspects les plus valables du travail de Burstow, tient au fait qu'elle reconnaît la compréhension « naissante » bien qu'inarticulée de formes implicites de résistance, y compris les moins visibles, les plus modestes et les plus désespérées d'entre-elles. Bien qu'elle se fasse l'avocate de la résistance collective en tant que but pour les femmes, à travers une conscience critique, différant en cela de certains théoriciens qui défendent l'amélioration de la conscience comme une méthode de prise de pouvoir (par ex. Moreau, 1990 ; Carniol, 1992), elle rejette la vision d'une « véritable », « réelle », ou « saine » résistance seulement possible lorsque l'on a atteint une conscience critique. Le langage de la résistance, de la protestation, et de la contre-action constitue une partie importante de l'approche narrative (White, 1992,1995 ; White & Epston, 1990). Il est donc ici très largement utilisé. Par exemple, enfants et familles peuvent être engagés dans une conversation à propos de leur résistance face à la « ruse sournoise, » aux « ennuis » ou à quelque autre problème extérieur décrit comme opprimant la famille. Lorsqu'on en vient au traitement des difficultés reliées à la violence ou à d'autres formes d'oppression, le langage de la résistance semble être utilisé de deux manières tout à fait différentes. Certains praticiens (par ex. Kamsler, 1990) mettent en premier l'accent sur la résistance aux effets de la maltraitance. D'autres, comme Durrant et Kowalski (1990), travaillant dans une perspective davantage tournée vers les solutions, mettent l'accent sur la consolidation d'exceptions à ces effets. Chacune de ces approches met l'accent sur l'importance à aider ces personnes à reconnaître la pré-existence de leur force et de leurs capacités de ressources. Cependant, ils ne s'adressent pas à l'ampleur du déploiement de résistance de la personne face à la violence ou l'oppression. (Pour autant que je sache, la distinction que j'ai proposée

entre ces deux méthodes n'est pas indiquée dans la littérature concernant la thérapie narrative. Pas plus qu'on n'y trouve la distinction entre effets et réponses, ni de description précise entre résistance à la violence elle-même et résistance aux effets de la violence.)

La seconde méthode, que je vois comme très différentes de la première, semble être davantage focalisée sur la reconnaissance de la résistance à la maltraitance elle-même, comme il est évident dans l'extrait qui suit, tiré d'une lettre écrite par David Epston à une femme appelée Rose :

> Depuis le commencement, vous aviez quelque force vitale qui refusait de se soumettre et de se conformer à son autorité. Vous avez chèrement payé pour votre nature vocale. … Toujours, vous refusiez de vous renier vous-même. Malgré les tentative de votre père de vous réduire à rien, vous vous êtes impitoyablement opposée à lui. Quelque sagesse particulière a dû vous informer que c'était lui qui était mauvais et non vous. … Je crois que votre instinct de survie est votre force vitale, une force qui ne s'est jamais soumise aux rigueurs et aux punitions infligées par votre père (Epston, White & Murray, 1992, p. 103).

Quel que soit ce qui a été exprimé pendant l'entretien (qui n'est pas proposé dans l'article) et bien que ses actions spécifiques ne soient pas décrites, la lettre indique clairement que Rose résistait à la maltraitance elle-même plutôt qu'à ses effets. Le récit qui suit montre comment Katie a résisté en réponse à l'agression sexuelle de son père.

Katie

Katie est venue en consultation à cause de difficultés dans son mariage aussi bien que de l'abattement, de l'insomnie et des peurs de ne pas prendre les bonnes décisions pour ses enfants. Elle reliait ces difficultés au fait d'avoir été abusée sexuellement par son père et par deux oncles sur une période de 10 ans, entre 5 et 15 ans.

Comme elle avait suivi des thérapies individuelles et de groupe, je lui demandais en quoi cela l'avait aidée. Elle me dit qu'il avait été bon pour elle de rencontrer d'autres femmes ayant « traversé les mêmes épreuves. » Je lui demandais alors ce qu'elle avait appris sur elle-même. Elle répondit qu'elle avait appris qu'elle avait des problèmes de limites, une pauvre estime d'elle-même et qu'elle manquait d'assurance. Elle avait également appris qu'elle avait tendance à reproduire le comportement passif de sa mère face aux hommes. À l'écoute de ces descriptions, je demandais à Katie si elle avait également eu la possibilité de dire comment elle s'était opposée aux abus de son père et de ses oncles. Comme elle exprimait quelque intérêt à en savoir plus sur ce que je voulais dire par là, je lui demandais si elle m'autorisait à lui poser quelques questions sur la manière dont elle avait répondu à ce que lui avaient fait subir son père et ses oncles. Elle accepta.

Désirant éviter d'aller trop loin dans les détails sur la manière dont elle avait été agressée, ce qui aurait pu la bouleverser, je demandais à Katie comment la relation avec son père s'était modifiée après qu'il eût commencé à abuser d'elle. En réponse à cette question et à quelques autres, Katie me dit qu'elle commença à se tenir loin de lui, passa de moins en moins de temps à la maison, essaya d'en parler à sa grand-mère, cessa de l'appeler 'Papa,' garda des secrets, refusa de coopérer avec lui ou de l'accompagner, si dit à elle-même qu'elle voulait être une bonne mère et toujours protéger ses enfants, prit le parti d'amis, affronta des professeurs injustes et finalement, révéla les abus, malgré l'énorme pression exercée par certains membres de la famille. Katie accepta facilement le fait qu'il s'agissait là de différents moyens de se rebiffer ou de s'opposer aux abus de son père et de ses oncles. Elle fut également d'accord pour reconnaître que ces actions n'étaient effectivement pas celles d'une personne qui se mésestimait, manquait de courage ou se comportait passivement vis à vis des hommes. Je demandais alors à Katie ce que ça lui faisait de finalement reconnaître sa propre histoire de résistance. Elle répondit : « j'ai l'impression que je pourrais soulever ma foutue voiture. » À ce moment, Katie commença de se rappeler d'autres moyens qu'elle avait utilisés pour résister et elle fut d'accord pour les écrire. En voici un extrait :

> J'aurais pleuré et repoussé sa main (celle de son père), en lui demandant d'arrêter. … C'en est venu au point où je ne rentrais pas à la maison si je voyais la voiture garée dehors, ou je jouais dehors jusqu'à ce que ma mère ou ma sœur aînée soit rentrées. … Je me souviens avoir dormi tout habillée, c'était, pour un temps, ma sécurité lorsqu'il m'approchait. Quand ils avaient défaits mes sous-vêtements, je profitais du temps qu'il leur fallait pour défaire les leurs pour remettre les miens. … Je dormais sur mon estomac et demeurais tendue. Si mes parents avaient une soirée arrosée je m'étendais dans le lit de ma sœur, sur ses couvertures pour que personne ne puisse s'attaquer à elle. Si jamais ils voulaient sortir leurs couilles, je préférais que ce soit sur moi que sur elle. … Chaque fois qu'ils avaient une soirée, je dormais tout habillée et parfois, [j'avais] un couteau dans le châssis de la porte ou sous mon oreiller. … À 15 ans, je commençais à fréquenter les bars. Lorsque les hommes me regardaient, je trouvais ça plutôt agréable, mais je savais ce qu'ils voulaient. J'acceptais de prendre un verre avec eux, je les allumais, puis je leur disais d'aller se faire voir. Ils me traitaient de sale chienne allumeuse. Et je répondais « Ouais, et une sacrée ». … Après avoir vu ma sœur aînée battue à mort, je me suis dit que je ne laisserais jamais un homme me faire ça, alors j'ai dit à mon [premier] mari de se barrer et c'en fut fini avec lui.

Katie conclut, « Je suis capable de dire mon opinion plutôt que de me taire. Je peux dire à mon mari et aux autres comment je me sens sans me sentir coupable. Je vais continuer à aller de l'avant » (Katie, 1993).

Conclusion : parler de résistance

L'une des plus fortes formes de preuves quant à l'existence et à l'importance vitale de la résistance au quotidien se trouve dans les efforts déterminés faits par les auteurs d'actes de violence et d'oppression pour les cacher ou les réprimer. En fait, les véritables stratégies physiques ou discursives dans quasiment toutes les formes de domination présument l'existence d'une résistance déterminée. Les époux agressifs tentent de réprimer la résistance de leurs partenaires en restreignant leurs mouvements ou leurs contacts, en les menaçant de représailles, en insistant sur le fait qu'elles sont à blâmer, et ainsi de suite. Les adultes qui agressent sexuellement les enfants tentent de manipuler la tendance naturelle de l'enfant à éviter de tels actes par la menace ou un processus de tromperie et de contrainte, connu, malheureusement comme façade. Les enfants aborigènes placés en internat dans les écoles résidentielles étaient éloignés de leurs familles, précisément pour corrompre le sens d'appartenance et d'identité culturelle qui aurait incité toujours plus de fugues, de refus de coopérer, et de ferme refus à adopter les valeurs européennes.

Il est alors très étonnant que la littérature concernant la théorie et la pratique de la psychothérapie ait virtuellement ignoré cette résistance, surtout si l'on considère le fait que c'est dans le contexte de la thérapie que les personnes évoquent le plus personnellement les atrocités qu'elles ont été contraintes d'endurer. Ce fait soulève un certain nombre de questions importantes qui sont en dehors du propos de cet article. Selon moi, les thérapeutes ont un rôle important à jouer en reconnaissant et honorant la résistance spontanée de personnes ayant été victimes d'abus sexuels, de maltraitance, d'humiliation, d'abandon et de toute autre forme de violence et d'oppression. Les deux passages qui suivent attestent de manière éloquente l'importance de parler de la résistance. Le premier est de bell hooks[6] (1990). Le second de Pam, une militante sociale qui a commencé à consulter des thérapeutes après avoir retrouvé de terribles souvenirs d'abus sexuels lorsqu'elle était enfant.

6 bell hooks : Nom de plume de Gloria Jean Watkins, née en 1952, une intellectuelle, féministe, et militante américaine. Elle s'intéresse particulièrement aux relations existant entre race, classe et genre, et à la production et la perpétuation des systèmes d'oppression et de domination se basant sur eux. Elle a publié plus de trente livres et plusieurs articles dans des publications universitaires ou dans la presse généraliste, elle est apparue dans plusieurs films documentaires et a participé à des conférences publiques. Principalement à partir d'une perspective féministe et afro-américaine, hooks traite de la race, de la classe et du genre dans l'éducation, l'art, l'histoire, la sexualité, les médias de masse, et le féminisme (N.d.T.).

Comprendre la marginalité comme une position et un lieu de résistance est crucial pour les peuples opprimés, exploités et colonisés. Si nous voyons la marge seulement comme un signe établissant les conditions de notre douleur, de notre manque, alors une certaine désespérance, un désespoir, un profond nihilisme pénètre de manière destructive le plus profond de notre être. C'est là, dans ce lieu de désespoir collectif que notre créativité, notre imagination sont menacées, là que notre esprit est complètement colonisé, là que la liberté à laquelle chacun aspire est perdue (p. 343).

Savoir que j'ai véritablement résisté, m'aide à comprendre à quel point ce n'était pas ma faute. Si je n'avais jamais résisté, cela aurait signifié que je m'inclinais, que je le voulais, que c'était ma faute. Comment, en étant une telle personne, pourrais-je vivre avec moi-même ? Penser que j'ai vraiment combattu, m'a permis de m'en sortir, de sortir de cette sensation. Alors, je peux concevoir un peu de fierté, plus d'amour propre. Alors, j'ai commencé à retrouver certaines des choses que je n'avais pas auparavant, comme sentir quelque dignité ou avoir quelque valeur en tant que personne.

Références

Bavelas, J. B , & Coates, L. (1992). Communication personnelle.

Burstow, B. (1992). *Radical feminist therapy*. Newbury Park, CA: Sage.

Carniol, B. (1992). Structural social work: Maurice Moreau's challenge to social work practice. *Journal of Progressive Human Services*, 3.

Cecchin, G. (1992). Constructing therapeutic possibilities. In S. McNamee & K. J. Gergen (Eds.), *Therapy as social construction* (pp. 86-95). Newbury Park, CA: Sage.

Concise oxford dictionary, 8th ed. (1990). Oxford: Clarendon Press,

de Certeau, M. (1984). *The practice of everyday life*. Berkeley: University of California Press.

de Shazer, S. (1985). *Keys to solutions in brief therapy*. New York: Norton.

de Shazer, S., Berg, I. K, Lipchik. E., Nunnally, E., Molnar, A., Gingerich, W., & Weiner-Davis, M. (1986). Brief Therapy: Focused solution development. *Family Process*, 25, 207-222.

de Shazer, S. (1988). *Clues: Investigating solutions in brief therapy*. New York: Norton.

Durrant, M., & Kowalski, K. (1990). Overcoming the effects of sexual abuse: Developing self-perception of competence. In M. Durrant & C. White (Eds.), *Ideas for therapy with sexual abuse* (pp. 65-110). Dulwich: Dulwich Centre Publications.

Epston, D., White, M., & Murray, K. (1992). A proposal for a reauthoring therapy: Rose's revisioning of her life and a commentary. In S. McNamee and K. J. Gergen (Eds.), *Therapy as social construction* (pp. 96-115). Sage: London.

Foucault, M. (1980). *Power/knowledge*. New York: Pantheon.

Gilligan, C, Rogers, A. G., & Tolman, D. T. (Eds.) (1991). *Women, girls and psychotherapy: Reframing resistance*. New York: Haworth.

Goffman, I. (1961). *Asylums*. New York: Doubleday.

Kamsler, A (1990). Her-story in the making: Therapy with women who were sexually assaulted in childhood. In M. Durrant & and C. White (Eds.), *Ideas for therapy with sexual abuse* (pp. 9-36). Dulwich: Dulwich Centre Publications.

Kelly, L. (1988). *Surviving sexual violence*. Minneapolis; University of Minnesota Press.

Moreau, M. J. (1990). Empowerment through advocacy and consciousness-raising: Implications of a structural approach to social work. *Journal of Sociology and Social Welfare*, 17(2), 53-67.

Scott, J. C. (1985). *Weapons of the weak*. New Haven; Yale University Press.

Scott, J. C. (1990). *Domination and the arts of resistance*. New Haven: Yale University Press.

Stephenson, P. H. (1992). Communication personnelle.

White, M., & Epston, D. (1990). *Narrative means to therapeutic ends*. New York: Norton.

White, M. (1992). Deconstruction and therapy. In D. Epston, & M. White, *Experience, contradiction, narrative, and imagination*. Adelaide: Dulwich Centre Publications.

White, M. (1995). *Re-authoring lives: Interviews and essays*. Dulwich: Dulwich Centre Publications.